LA MIGRATION COMME RECHERCHE DE SOI DANS *ELDORADO* DE LAURENT GAUDE

Victor ESSONO ELLA
Université Omar Bongo, Libreville
essono_victor@yahoo.fr

Résumé : La migration chez Laurent Gaudé consiste à lire *Eldorado* comme, à la fois une production d'un discours répondant à une écriture du terroir dont les modalités sont spécifiques, et d'un discours rattaché aux enjeux sociaux, politiques, identitaires et idéologiques des migrants. Devenue alors un thème littéraire, la migration induit un discours qui produit ses propres modalités d'écriture. La migration occasionne une rupture du sujet migrant avec sa culture et son pays d'origine et le propulse vers un nouvel horizon dans lequel il devra lutter pour s'affirmer. Les regards croisés donnant lieu à l'altérité feront du sujet migrant un être hybride et moderne. Il sera également question de présenter la migration comme un optimisme permettant au sujet migrant de s'évader, d'aller à la recherche d'un mieux-être social, politique, économique, idéologique et culturel.

Mots-clés : migration, exil, errance, rêverie, optimisme.

Abstract : Migration with Laurent Gaudé consists in reading *Eldorado* as, both a production of a discourse responding to writing of the land whose modalities are specific, and of a discourse related to social, political, identity and ideological aspects of migrants. Having thus become a literary theme, migration induces a discourse that produces its own writing methods. Migration causes the migrant subject to break away from his culture and his country of origin and propels him towards a new horizon in which he will have to fight to assert himself. The crossed gazes giving rise to otherness will make the migrant subject a hybrid and modern being. It will also be a question of presenting migration as an optimism allowing the migrant subject to escape, to go in search of social, political, economic, ideological and cultural well-being.

Keywords : magration, exile, wandering, reverie, optimism.

Introduction

La migration est un phénomène qui, très souvent, met le sujet migrant dans une situation de crise identitaire. Dans *Eldorado,* Laurent Gaudé (2006) présente les personnages Soleiman et Boubakar avec des identités en crise. A partir de là, ils deviennent des sujets errants et exilés. Le thème de la migration, dans l'imaginaire de

ce romancier, transcende la dimension historique du texte pour créer un espace dans lequel les personnages sont en quête perpétuelle de l'ailleurs. Bref, une société où l'être est en perpétuelle quête de soi. Ce phénomène conduit le sujet à connaître un mal existentiel. Le texte manifeste les marques qui sont des indicateurs d'une rupture avec une certaine forme d'écriture classique. Il est question de lire le déploiement thématique, par le truchement de la modernité[1] dans les manifestations figurales[2] des personnages sujets à la migration, dans la quête de la recherche de soi. Dans cette étude, les notions d'errance et d'exil suscitent la volonté de décrire le fonctionnement de la migration vue sous l'angle de la mondialisation. Cela résulte d'un univers structuré par le chaos, facteur de la crise de l'humanisme. On assiste dès lors à une dissolution du personnage dans l'univers narratif et la duplicité de l'instance narrative. Pour l'essayiste Chrsitiane Albert (2005, p.15), tous ces différents « procédés spécifiques d'écriture » concourent à la reconstruction thématique de l'identité des personnages en crise. Laurent Gaudé, par son appartenance à « la nouvelle génération des écrivains francophones »[3], se particularise dans un style où se brasse magnifiquement l'écriture, condition existentielle de la migration. Il s'agira de montrer dans le récit, les marques de l'écriture de l'errance en tant que renouvellement des formes des genres. Cette tentative se donne à lire dans le mouvement de l'écriture à travers les nombreuses bifurcations du langage pour construire le sens localisable au niveau des structures narratives et discursives. Comment l'errance coïncide-t-elle avec les rêveries du migrant ? Qu'en est-il du rapport entre l'exil et le mal existentiel des personnages ? La quête de l'eldorado serait-elle synonyme de la recherche de soi ? Pour mieux comprendre le malaise existentiel occasionné par l'errance chez les personnages, il est louable d'opter pour l'approche critique de Jean-Pierre Richard ; laquelle se veut une description de paysages littéraires, inventaire et répertoire du champ perceptif particulier de Laurent Gaudé. Selon Jean-Pierre Richard (1961, p.24), « le thème serait alors un principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixe,

[1] La modernité évoque la vulgarité du nouveau, le caractère de ce qui est à la mode. Dans le contexte littéraire, elle s'identifie à la déclinaison baudelairienne du « transitoire, du fugitif, du contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable », in Baudelaire Charles, *Critique d'art*, Paris, Gallimard, 1976, p. 355.
[2] Elles sont entendues ici comme le jeu des différentes configurations du sens en termes de figures (imagerie du personnage à la recherche de son identité). La figure serait donc la condition de lisibilité du sens.
[3] *Notre Librairie*, n° 146, octobre-décembre 2001.

autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde […] cette identité cachée qu'il s'agira de déceler sous les enveloppes les plus diverses ». Il s'agit d'une expérience sensorielle, traduite surtout par la qualité particulière des images propres à chaque auteur. La lecture de Jean-Pierre Richard ne veut pas décrire le contenu d'une pensée, mais trouver le principe qui l'unifie, saisir à partir du thème l'acte créateur même. L'exil ou la migration se lie donc à travers les images, des idées, des visions, parfois même les rêves qui auréolent l'imaginaire du migrant à vouloir découvrir de nouvelles cultures, de nouveaux espaces, de nouvelles communautés pour une quête de soi.

1. L'errance ou les rêveries du migrant

L'errance permet de tisser la relation entre le lieu d'énonciation et la multiplicité des espaces traversés, qu'ils soient réels ou imaginaires. Les sujets migrants se trouvent, ici, chassés consciemment de leurs moments. Ils laissent passer le temps en fuyant l'état d'amertume ou de dégoût qu'ils sont en train de vivre. Ces sujets évacuent leur présent en créant leur propre temps au sein du temps romanesque. Une mise en abyme temporelle se produit : le temps du lecteur se trouve enchâssé dans le temps du narrateur du roman dont le temps est aussi enchâssé dans un autre temps du présent. Les trois temps se superposent ainsi aux différents espaces : l'Afrique et l'Europe. Aussi, le romancier en vient-il à créer un espace intermédiaire : le pays intérieur qui englobe les rêveries du migrant.

1.1. L'errance ou le gouffre du temps

Le récit de Laurent Gaudé est celui d'un être saisi de vertige devant le gouffre du temps. Que l'écriture soit aubiographique ou autofictive, elle témoigne d'un monde rongé par un éloignement du temps présent du narrateur ou de l'auteur. Le personnage Salvatore Piracci se trouve dans un temps qui n'est pas le sien. Il est à bas-âge et vogue dans l'imagination d'un temps fictif ; celui des contes ou des rêveries, des spectres ou de la mort. Et quand il a atteint un certain âge, il se tient au seuil du passé et contemple ou imagine des scènes d'antan. Ce personnage se faufile entre les fonds

précieux de la mémoire. Il associe des événements imaginaires qui mêlent le présent au passé jusqu'au point de les confondre. Il se tient dans le temps présent :

> Demain quand cet orage sera passé, je me réjouirai d'avoir tenu. Oui je serai heureux de pouvoir accomplir tout ce que mon cœur désire. Mais je n'oublierai jamais ces moments de souffrances. De cette traversée du désert. De ces morts par milliers dans ce Victoria rempli d'horreur, d'angoisse. Ces scènes de suicides et d'agressions. Je me souviendrai de cette vie qui ne m'a pas fait de cadeaux. De ces endroits nauséeux et ténébreux (Gaudé, 2006, p. 213).

Le sujet migrant se trouve chassé consciemment de son moment. Il laisse passer le temps en fuyant l'état d'amertume ou de dégoût qu'il est en train de vivre. Il évacue son présent en créant son propre temps au sein du temps du récit. Une mise en abyme temporelle se produit ici : le temps du lecteur se trouve enchâssé dans le temps du narrateur du récit dont le temps est aussi enchâssé dans un autre temps que celui du présent. Les trois temps se superposent ainsi aux différents espaces correspondants. On pourrait expérimenter, en face, deux temps essentiels dans le récit et dans la réalité vécue : le présent du migrant et le passage à l'âge d'adulte. Soumis à la condition de la solitude, le personnage fuit son présent en errant entre le temps réel et le temps imaginaire. L'enfant rêve, lit, calque son temps sur un espace, se perd dans son innocence d'âge et expérimente le temps mort. L'adulte regrette le temps révolu, s'évanouit dans les souvenirs, s'enivre de sa mémoire, invente parfois du passé tout en gardant l'équilibre du retour au réel pour se figer à la fin dans un passé immobile et accablant.

Si le lecteur a eu le courage d'aller jusqu'au bout du malheur et de la souffrance d'un homme, son sentiment ne peut qu'être mitigé en renfermant ce récit. Excessif jusque dans son lyrisme désabusé, peu vraisemblable, violent toujours, le récit met en scène les malheurs d'une société qui a oublié d'où elle vient et qui ne sait où elle va. Constat pessimiste, déjà entendu, mais ce qui importe finalement, c'est une forme de beauté dans l'errance des personnages, pur parce qu'impur, parce qu'inadapté, comme tous ceux qu'ils rencontrent. Cette écriture du beau est, selon les mots de Roland Barthes (1953, p.15), « la morale de la forme, celle de l'aire sociale au sein de laquelle l'écrivain décide de restituer la nature de son langage ». On comprend

aisément que le langage littéraire est lié à la société qui sert d'appui à la production textuelle de l'auteur conduisant à une forme d'esthétique. Le malheur des sujets migrants est universel bien qu'absolument particulier, il est celui qui afflige, en définitive, la condition humaine. L'errant qui s'éloigne du droit chemin est souvent perçu comme un marginal et son errance dès lors vécue comme une punition, voire une malédiction. Mais cette punition peut être une épreuve conduisant à une régénération. L'errance marque une étape de rupture avec le groupe, pérégrination qui met en péril l'identité, voire l'intégrité du moi qui se dissout pour renaître autre. Ici, on assiste à un regard croisé entre la migration et l'altérité. Celle-ci renvoie, pour le dire avec Angelo Turco (2003, p.58), « à ce qui est autre, à ce qui est extérieur à un soi, à une réalité de référence, qui peut être l'individu, le groupe, la société, la chose ou le lieu ». Plus précisément, l'altérité s'impose à partir de l'expérience, et est comme le réaffirme Angelo Turco (2003, p.59), « la condition de l'autre au regard de soi ».

1.2. Les rêveries du migrant

Bon nombre de personnages de ce récit vivent dans un endroit où « le temps coule plus lentement qu'ailleurs, scandé par de menus et rares événements » (Gaudé, p.72). Ils appartiennent à un monde rural qui, dans la réalité, est en voie de disparition et qui est peuplé surtout de vieillards, donc de lenteur et de mort. La nature solitaire et timide du migrant le pousse à rêver et à se créer un monde à part. Il projette dans ses rêves son désir, son souhait, son imagination ou son espoir. Le rêveur, selon Bachelard (1983, p.97), « sait que c'est lui qui s'absente, en chair et en os, qui devient un esprit » afin de se recréer de nouveau avec tout le décor nécessaire suivant ses propres désirs. Les images dessinées plaisent au rêveur, alors il s'y refugie car désormais elles le « constituent ». Salvatore Piracci est l'un de ces observateurs-rêveurs qui se noient dans leur propre être et qui ne savent s'en défaire. Ce caractère figure chez la plupart des personnages gaudéens. La scène de la rêverie a lieu dans le domaine souterrain : la solitude, l'obscurité, le besoin d'affection, l'imagination développée, l'intimité du souvenir d'une ancienne rencontre avec sa mère. Tout est réuni pour monter une scène digne d'une histoire mythologique où la mère est élevée

au rang des reines et où dans les veines du fils coule un sang royal qui le délivrerait, comme le remarquent Jean-Yves Laurichesse et Richard Millet (2007, p.23), de sa « mélancolie solitaire ». En effet, le personnage invente son propre monde et sa propre histoire en fuyant le présent douloureux de l'absence des siens :

> J'imagine Jamal heureux. Je le vois courir partout, joyeux. L'argent que je lui envoyais pour se soigner de sa maladie. J'imagine les miens s'épanouir et prier sans cesse pour moi. Je suis venu ici pour me chercher et réussir malgré les obstacles. Je serai fier d'avoir réussi dans ma lutte (Gaudé, p.176).

L'errance qui marque alors l'étape de rupture avec le groupe est caractéristique du voyage initiatique. Cette pérégrination remet en question l'identité. Le moi se dissout pour une nouvelle naissance. Il s'agit de se perdre pour mieux se retrouver, pour aller à la recherche de soi. Il y a un risque dans l'errance. Mais qui ne quitte jamais « les sentiers battus » ne sortira jamais des ornières de l'habitude pour découvrir l'inconnu. De ce fait, la critique thématique relie les différents thèmes afin de retracer l'évolution de l'écrivain toujours à la quête de lui-même. La littérature, si l'on en croit Jean-Pierre Richard (1954, p.14), est « découverte d'une perspective vraie sur soi-même, sur la vie, les hommes ; elle est aventure d'être ». La thématique est l'étude du thème en littérature. Ce thème est la trace qu'un souvenir d'enfance a laissée dans la mémoire d'un écrivain et vers laquelle convergent toutes les perspectives de l'œuvre. En effet, partir d'un pays pour un autre implique à la fois la douleur et la joie. La douleur de laisser derrière soi les proches, les amis, le cadre de vie et ses origines. La joie de partir vers un nouvel horizon, vers un espace où on espère trouver la paix et la liberté, favorables à un avenir meilleur. La migration consolide le mythe de l'ailleurs. Elle consiste à mettre le sujet en confrontation avec l'autre. A partir de là, celui-ci devient un sujet errant et exilé physiquement et moralement vu qu'il se trouve dans un territoire inconnu. Ce qui entraine un mal existentiel chez les personnages du récit.

2. L'exil et le mal existentiel chez les personnages

L'exil et le mal existentiel sont deux concepts qui tous les deux dérobent toute limite et toute frontière déterminée par le sens. L'exil est ici comme l'élément

déclencheur, voire le stimulus qui conduira au mal existentiel. L'exil s'apparente chez les sujets migrants à un voyage initiatique obligatoire, parce que voulu par l'oppresseur et tourné vers la quête de l'ailleurs où l'on est susceptible de se retrouver. La douleur de l'exil et le dénouement de l'être constituent désormais les principes fondamentaux de l'exilé. De ce fait, si l'exil est de prime abord une expérience de l'éloignement, il représente surtout une expérience de souffrance qui donne lieu à un nouveau mode de vie chaotique, voire à un mal existentiel.

2.1. L'exil comme quête de sens

Le thème de l'exil a toujours été une constante en littérature. En dépit des disparités géographiques, des divergences politiques ou culturelles, les personnages exilés finissent par emprunter des trajectoires identiques en ce qu'ils se retrouvent dans une situation de « proscrits ». Autrement dit, la situation concrète que vit le déplacé est semblable à celle d'un « hors la loi » vivant un isolement, volontaire ou forcé, ressenti face aux nouvelles réalités environnantes. La question de l'exil chez Laurent Gaudé, c'est nécessairement aborder la notion d'espace, ce qui, pour Michel Murat (2004, p.10), « tient lieu de psychologie et de monde ». L'exil permet de retrouver les multiples positions des personnages dans la dimension ontologique d'être au monde. L'écriture de l'exil prend une figure humaine désorientée, elle cherche sa forme première, originelle, en quête de sens et par conséquent elle cherche à prendre mesure de l'espace. La terrible violence physique et morale qui emplit l'ensemble du récit est difficilement supportable, car les personnages migrants doivent supporter les humiliations et le goût de la merde à toutes les pages :

> La dernière fois, ils avaient fondu sur nous comme des abeilles voraces. En pleine nuit. Les phares de leurs voitures s'étaient allumés en même temps et avaient sauté de leurs jeeps en hurlant, matraquant tous les corps qu'ils trouvaient sur leur passage […] Tout le monde cherchait son sac, sa couverture, un abri où se protéger des coups […] Ils frappaient et lançaient leurs chiens pour nous débusquer comme du gibier. Puis mirent le feu (Gaudé, p.186).

Ce que le récit suggère, c'est qu'il existe ce que Richard Millet (2009, p.19) nomme une « grande fraternité de l'excrément » dans les rues européennes ; et que cette misère, qui entraîne l'ignorance de toutes les normes et de non-respect des droits de l'homme et de vie « normale », se retrouve aujourd'hui dans les grands ensembles. La vie des migrants est donc celle des sujets errants. La réponse à leur mal être est l'agression, le mépris, et la recherche d'un plaisir éphémère. L'exil est pour Boubakar et Soleiman un choix volontaire, bien orienté par les circonstances.

Il ressort que la lecture de l'exil et le mal existentiel sont des termes phares qui permettent de mieux comprendre la situation inconfortable et invivable de l'homme dans une société énigmatique et incontrôlée, dominée par l'individualisme, l'autonomie. Ces concepts traduisent l'impossibilité à dire le réel sous une forme ordonnée. L'exil est l'expression de l'éclatement du sens, de la crise du sens, du déclin de l'humanisme, de la déchéance de l'axiologie. Dans le récit, les différentes caractéristiques des sujets migrants n'ont plus de désignation référentielle. Ce sont des sujets en crise qui se moulent dans les structures textuelles : « La principale reculait avec moi […] hurlant que j'avais de la chance […] qu'autrement il m'aurait éclaté ma sale gueule de sans papier, oui, que je n'étais qu'une merde » (Gaudé, p.115). Cette identification du personnage s'annule d'elle-même. C'est en fait une affirmation, négative qui mène le lecteur à comprendre l'impossibilité du sujet à affirmer son être. La tentative d'une configuration d'une identité fait l'objet de tout parcourt narratif du personnage. Celui-ci est en fait à la recherche de ses origines, à la quête de son identité pour se désamarrer de son mal existentiel.

2.2. Le mal existentiel

Paix impossible, le monde est toujours là, oppressant et dangereux, méprisable. Le narrateur semble comme apaisé, dans la tristesse mais acceptant son malheur et sa condition, celle de tous les hommes : « Moi-même je n'y pensais plus, j'en avais fini avec les morts, mon père reposait en moi, il y avait sans doute trouvé la paix, et ma mère était à présent toutes les femmes » (Gaudé, p.98). Ce narrateur finit ensuite par jeter aux orties ses convictions, son refus des autres pour tenter enfin de construire quelque chose et de

ne plus ressasser le passé. Construire après avoir fait un deuil, celui du père, de la mère et de la misère du monde :

> Allons ! Il me fallait dire adieu à la langue, à tant de personnages, vivants et morts, ceux qui avaient existé et les autres qui n'avaient que des vies imaginaires et toujours recommencées, les morts, les nus, les flamboyants, les reclus, les invisibles, les grands fantômes de l'humanité rêveuse, ceux que mon père et ma mère avaient rejoints, celle-ci en s'en allant, celui-là en se couchant au fond de moi et me voici abandonné (Gaudé, p.121).

Le migrant exprime ici son sentiment de désappartenance à la société d'accueil (à la fois de pensée, de culture, et de patrie), de sorte qu'il en vient à une représentation quasi-spirituelle voire mystique de l'exil. De cette analyse, on observe que les représentations que l'on fait de l'exil demeurent souvent négatives, en ce qu'elles sont porteuses d'un message de privation de liberté, de contrainte et d'exclusion. Les difficultés des migrants en matière d'insertion sociale et économique sont souvent amplifiées par la complexité des dispositifs de protection sociale, les obstacles administratifs et juridiques liés au statut des étrangers. A ce propos, pour Guélamine Faiza (2009, p.133) : « Les travailleurs sociaux généralistes ou spécialisés sont eux-mêmes confrontés aux difficultés croissantes que rencontrent les populations dans l'accès aux droits ». De façon claire, à cause des résonnances parfois politiques, l'exil est souvent perçu comme synonyme de persécution, de sanction, ou de traitement punitif infligé à un homme dont les aspirations personnelles ou collectives s'opposent radicalement de la réalité observée. C'est sans doute, dans cette perspective, que Victor Hugo (2002, p.4004) concluait que « l'exil est un lieu de châtiment ». Toutefois, la spécificité des mouvements migratoires auxquels l'on a assisté ces dernières décennies peut s'expliquer par des raisons économiques. Ces départs individuels ou collectifs sont avant tout animés par la quête d'un espace géographique et économique susceptible d'améliorer les conditions de vie de l'exilé volontaire. Ces données constituent, dans l'entendement de Jean-Pierre Richard (1979, p.7), « des microlectures qui visent dans l'œuvre lue et commentée, des unités beaucoup moins vastes ». Il s'agit au mieux, comme l'insinue Franco Giacone (1975, p.81), d' « étudier, sur des morceaux très courts, l'articulation éventuelle de tous les niveaux de sens d'un texte, de toutes

les modalités, signifiantes et signifiées, d'un petit tissu d'écriture (de pensée, de rêverie, de désir) ». Les personnages font un déplacement justifié par des mobiles de contraintes. Comme Soleiman qui est obligé de partir parce qu'il veut se conformer à la quête de l'eldorado, lequel lui permettra de se faire une nouvelle identité. Ce nouveau mode de vie peut lui permettre de subvenir à ses besoins :

> Je vais en Europe et je vais travailler comme un damné. Si les choses sont telles qu'on les dit, je ne tarderai pas à accumuler un peu d'argent. J'enverrai tout là-bas. Le plus vite possible. Il faut que l'argent afflue vers mon frère. Il verra alors que Soleiman est plus fort qu'il ne le pensait (Gaudé, p.126).

En effet, tout le texte affiche cette soif de clandestinité, ce désir d'évasion qui conduit inéluctablement vers la migration telle que décrite dans le récit. Cette ascension vertigineuse coïncide avec la recherche gaudéenne de l'eldorado. De ce point de vue, l'exilé se mue en immigré qui se représente un monde réel ou imaginaire dans lequel abondent toutes sortes de richesses auxquelles il pouvait accéder par le travail et l'effort. C'est pourquoi dans son écriture de la migration, Laurent Gaudé intègre de plus en plus les questions de l'hybridité culturelle, au sens où l'entend Simon Sherry (1999, p.27), qui « reconnaît une multiplicité des savoirs prenant des configurations diverses et variées ». Il s'agit de l'acceptation de l'autre dans sa différence, de l'altérité et de l'identité. C'est ainsi que s'opèrent la modernité et l'optimisme au niveau de l'écriture de la migration.

3. Optimisme et quête de l'eldorado

Partir de son pays pour l'aventure, pose certes le problème d'intégration des sujets migrants, Soleiman et Boubakar, dans le pays d'accueil, mais il importe tout de même de voir le phénomène de la migration comme un moyen d'aller à la découverte des nouveaux mondes. La sédentarité peut parfois être source d'aliénation, de fermeture au monde et même de déconnexion aux réalités extérieures. La migration occasionne l'optimisme et facilite l'intégration et en dégage une portée sociale, économique, culturelle et idéologique. Associer l'optimisme et la quête de l'eldorado, permet de revisiter l'ensemble des images, des idées, des visions, parfois même les

rêves qui auréolent un tant soit peu, l'imaginaire ses sujets migrants à vouloir découvrir de nouvelles cultures et de nouveaux espaces.

3.1. L'optimisme chez les personnages

Les maladresses et les atrocités qui jalonnent l'histoire contemporaine ont plongé l'humanité dans une angoisse ontologique. Les mots tels que l'égoïsme, le mercantilisme, l'ostentation, la perversion et le crime, la contrainte apparaissent désormais non plus comme des tares dont souffraient les sociétés, les organisations et les institutions occidentales, mais comme des valeurs fondatrices des comportements des individus. L'optimisme est l'habitude de retenir le bon côté des choses, des personnages, des situations et des projets. C'est la vision positive de la vie. L'optimisme aide aussi à surmonter des obstacles, encourage à se proposer des objectifs et conserve l'espérance, en dépit des difficultés. Cette vision positive est un atout majeur pour progresser. Il faut penser que dans l'optimisme il y a peu de réalisme puisque dans le monde il y a des obstacles, et on n'atteint pas facilement les buts que l'on se propose. Mais, dans la réalité, il y a aussi des aspects positifs. Seul est irréaliste l'optimisme qui n'a pas de fondements. Et pourtant, le temps paraît dans le récit comme dénué de toute signification. En réalité, les précisions temporelles qu'on peut lire permettent de déterminer le moment des actions ainsi que leur durée. Mais cela n'empêche pas les personnages d'être influencés par le temps rationnel, le temps des heures, des minutes et des jours. On peut observer que dans de nombreuses occupations, il arrive que les personnages se soient comme affranchis, selon François Stirn (1979, p.19), de l' « ordre du temps », à force de s'activer jusqu'à n'en plus tenir compte tel qu'on peut le comprendre à travers ces propos de Jean-Yves Laurichesse et Richard Millet (2007, p.23):

> J'avais l'habitude de ces constats nocturnes, de ces femmes qui vous lancent à la figure des vérités qui sont comme des poignées de braises alors qu'elles demeurent, ces femmes-là, en deçà de toute vérité, dans la déception, l'amertume, la défaite des sens : tout ce qu'on peut dire, à trois heures du matin, à un homme avec qui on vient de faire l'amour comme si on s'était jeté dans les eaux ténébreuses.

Dès lors, les indications temporelles aussi précises soient-elles, dissimulent assez timidement l'immobile vacuité du temps. Le temps semble toujours s'écouler invariablement sans apporter de changement dans une existence où règne l'ennui et où le travail, la détente et l'abandon aux plaisirs restent des moyens de lutter contre cet ennui écrasant la vie. Venus d'ailleurs, du dehors, d'une famille, ils sont avant tout des étrangers au monde qu'ils traversent. Ils sont privés de tout, exclus du monde moderne où la communication est essentielle pour s'intégrer, pour maîtriser, pour dominer. Sans parole et sans voix, le silence est souvent le dernier refuge. Souvent exclus et marginalisés, les personnages migrants n'ont alors d'autres ressources que de fuir toujours plus loin. Cette forme de migration est observable dans le récit à travers Soleiman et Jamal qui sont contraints d'aller à la recherche de meilleures conditions de vie pour subvenir à leurs besoins et soigner le frère malade :

> Je suis heureux. Aux côtés de mon frère. Je quitte mon pays. Nous marchons sur les pierres chaudes comme des chèvres sauvages. Agiles et discrets. J'aurais trouvé frustrant de passer la frontière en voiture. C'est mieux ainsi. Je préfère l'abandonner pas à pas. Je veux sentir l'effort dans mes muscles. Je veux éprouver ce départ, dans la fatigue (Gaudé, p.89).

De la marche à la marge[4], il n'y a qu'un pas. Cela conduit inéluctablement à l'errance. Donc la marche et l'errance sont indissociables. D'ailleurs, selon Gérard De Cortanze (1999, p.160) : « La marche est cet exercice qu'il estime la seule activité humaine que l'on peut prétendre naturelle ». Il fait un éloge de la marche en montrant que le sujet errant voit en elle une source de libération morale et accepte sa condition comme naturelle et sans tabou. La marche est alors un moment ambivalent où chaque personnage fuit sa situation mais espère trouver une place ailleurs ou un lieu d'attente, d'expectative entre deux mondes (le monde réel et le monde imaginaire) qui existe dans la tête du sujet errant. La marche est aussi un lieu d'observation où, placé à l'écart, l'errant peut mieux observer le monde et ses aléas. La marche semble être le lieu où les forces s'annulent, où paradoxalement le mouvement se transforme en immobilisme,

[4] Arlette Bouloumié, *Figures du marginal dans la littérature française et francophone*, Presses Universitaires de Rennes, Angers, 2003. Cet ouvrage entend éclairer les multiples facettes de la marginalité et appréhender un peu mieux la figure du marginal ou du sujet migrant dans le paysage littéraire de Laurent Gaudé dans *Eldorado*.

où la marche semble n'aboutir finalement nulle part, tourne en rond, ramenant parfois le personnage à son point de départ.

3.2. La quête de l'eldorado

Les personnages qui animent ce récit, Soleiman et Boubakar, développent ce qu'Edouard Glissant appelle « un nomadisme envahisseur qui a pour but de conquérir des terres, par extermination de leurs occupants […] il ne ménage pas ses effets, c'est une projection absolue vers l'avant : c'est un nomadisme en flèche »[5]. Le mouvement migratoire qui a fortement influencé Laurent Gaudé porte la marque de la quête de soi ou quête identitaire. En effet, dans *Eldorado*, cette quête se donne à lire à travers ces deux personnages qui développent un nomadisme pur, toujours en proie à façonner leur identité, faisant d'eux des êtres situationnistes. C'est même le mal du siècle auquel faisaient allusion les romantiques, relatif à l'angoisse existentielle. En clair, la quête de l'ailleurs est le mal du siècle.

Laurent Gaudé parle des humbles avec ce qu'il y faut de douceur et de franche rudesse, se faisant le loyal scribe de tous ces êtres que la vie moderne a mutilés par le langage mort qui règne à présent sur toutes choses, dans le vide croissant qui se repaît de chacun ainsi qu'une araignée de mouches. A cela s'ajoute cette prodigieuse bassesse qui proclame tranquillement la haine de toute grandeur. En effet, *Eldorado*, ce mot à la fois lisse, rugueux et attirant donne au lecteur une idée de découverte et de désir d'aller errer pour voir. Soleiman et Boubakar ont d'ailleurs longtemps charrié dans la grisaille de la Sicile comme des hommes besogneux, hâves et fatigués, brisés par le manque de travail. Comme seule et maigre consolation, les lèvres usées de ces exclus s'écorchent tant et plus sur des goulots brisés de bouteilles d'eau et quelques conserves ramassées dans des poubelles :

> Je devais ressembler à un malheureux, un homme perdu, au bord des larmes, puant comme ça n'était pas permis. Elle m'a dit que je ne devais pas tant désespérer, que je serais bien mieux chez moi au lieu de trainasser là, au milieu de la nuit, comme ces clochards ou ces types qui

[5] Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 24.

> hantent les bois, reluquent les filles, répandent leur semence par terre ou sur des arbres (Gaudé, p.75).

Héritier de l'exode rural, les personnages migrants suivront l'errance de leurs prédécesseurs migrants. Leur sacerdoce consistera à accepter leur situation d'errants, de migrants d'hommes sans identités, de sans-papiers. Tels des paysans déchus aux doigts tâchés d'encre, Soleiman et Boubakar ne labourent pas la terre pour s'offrir un plat à cause de leur situation de sans-papiers. Mais, cette littérature de voyage peut, dans ce contexte, se définir comme un récit qui prend, dans l'optique de Gérard Cogez (2004, p.22), « sous quelque forme que ce soit, écrire un lieu et les caractéristiques géographiques, culturelles, politiques et humaines ». L'écriture de voyage ou migrante implique nécessairement un lieu éloigné à des fins de divertissement ou de contraintes. Migrer devient alors sortir de sa prison quotidienne et de la régularité de l'existence humaine dans la recherche de soi. Il s'agit alors de s'éloigner des lieux connus, des usages et des visages devenus irritants et placides pour entrer dans la vie nouvelle. Le voyage constitue une espèce de porte par où l'on sort de la réalité connue pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve.

Conclusion

Cette étude a permis d'établir le lien entre l'errance, l'exil et le mal existentiel. Il s'agit d'une littérature du chaos, de la souffrance, de la solitude, de l'inconfortable qui occasionne le malaise existentiel. L'errance, l'exil et la migration sont des thèmes très complexes et ambigus. La littérature de l'errance s'identifie à la littérature de l'exil quand bien même ces deux thèmes renverraient au caractère souffreteux voué à la crise du sens et à l'inconsolation des personnages. Les résultats auxquels cet essai est parvenu reposent sur le fait que la migration, l'exil et l'errance traduisent, point par point l'imagerie de l'homme dans la société contemporaine vouée à la perdition, au chaos, à la désillusion, à tous les maux qui le tiennent prisonnier de l'affirmation de son identité. L'errance, l'exil et la migration sont des thèmes captivants et constituent une source d'inspiration pour les adeptes de l'écriture de l'ailleurs, de l'évasion ou de la solitude. En clair, il s'agit d'une littérature de la migration, où l'homme est en

perpétuelle quête de soi, de son identité. Laurent Gaudé est davantage pertinent lorsqu'il privilégie, plutôt que la réflexion, la description de ces vies fuyantes et farouches, éclairées par la sombre lumière des origines. Cette recherche se termine par une ouverture sur la question de la migration en la présentant dans une facette positive, dans le sens de l'optimisme. Le monde d'aujourd'hui, devenu un « village planétaire », mérite d'être visité, étudié, compris et transformé par le brassage culturel. Le XXIe siècle est celui de l'ouverture où les hommes sont optimistes et conquérants. L'optimisme permet à l'homme d'aller toujours de l'avant à la recherche de nouveaux espaces, de nouvelles cultures, et mieux encore, à la recherche de soi-même.

Références bibliographiques

I-Corpus

GAUDE Laurent. 2006. *Eldorado*, Editions Actes Sud, Paris.

II- Ouvrages théoriques et critiques

ALBERT Christiane. 2005. *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Karthala, Paris.

BACHELARD Gaston. 1983. *L'eau et les rêves*, Corti, Paris.

BARTHES Roland. 1953. *Le Degré zéro de l'écriture*, Seuil, Paris.

BOULOUMIE Arlette. 2003. *Figures du marginal dans la littérature française et francophone*, Presses Universitaires de Rennes, Angers.

COGEZ Gérard. 2004. *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Seuil, Paris.

DE CORTANZE GERARD. 1999. *J.M.G. Le Clézio - le nomade immobile*, Editions du Chêne, Paris.

FAIZA GUELAMINE. 2009. *Action sociale et immigration en France. Les conditions de vie des étrangers et leurs descendants,* Dunod, Paris.

GLISSANT Edouard. 1990. *Poétique de la Relation*, Gallimard, Paris.

HUGO Victor. 2002. *Œuvres complètes*, Robert Laffont, Paris.

LAURICHESSE Jean-Yves et MILLET Richard. *2007. L'invention d'un pays*, Rodopi, Amsterdam-New York.

MURAT Michel. 2004. *L'enchanteur réticent*. *Essai sur Julien Gracq*, José Corti, Paris.

LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (Sous la Direction de). TURCO Angelo. 2003. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Belin, Paris.

Richard Jean-Pierre. 1954. *Littérature et sensation*, Seuil, Paris.

- 1961. *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Seuil, Paris.
- 1979. *Microlectures*, Seuil, Paris.

SHERRY Simon. 1999. *Hybridité culturelle*, L'île de la tortue, Montréal.

STIRN François. 1979. *La soif d'éternité*, Hatier, Paris.